

ANCRAGE LOCAL DE LA TOPONYMIE CHEZ LES 'NOUVEAUX ROMANCIERS' IVOIRIENS : UNE ARCHITECTURE SPATIALE À CONNOTATION POLITIQUE ET CULTURELLE

Céline Omo KOFFI

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

celinekoffi2011@gmail.com

Résumé : Axée sur une perspective narratologique, cette analyse a démontré que la structure spatiale du « nouveau roman » ivoirien est un carrefour où se rencontrent et se conjuguent un imaginaire singulier avec des déterminismes socio-politiques et linguistiques. Pour preuve, les items culturels et linguistiques que les nouveaux romanciers ivoiriens attribuent à la toponymie sont, souvent, empruntés à leur langue maternelle. Les auteurs étudiés expérimentent une nouvelle forme de récit qui devrait servir au même titre que les procédés de point de départ à la quête d'une esthétique nouvelle. Le décodage des configurations de l'espace romanesque permet donc de percer la surface du texte et d'atteindre son essence même.

Mots clés : Toponymie, enclage linguistique, valorisation, renouvellement de l'écriture

LOCAL ANCHORING OF TOPONYMY AMONG IVORIAN 'NEW NOVELISTS': A SPATIAL ARCHITECTURE WITH POLITICAL AND CULTURAL CONNOTATIONS

Abstract : Oriented narratological perspective, this analysis has shown that the spatial structure of the Ivorian "new novel" is a crossroads where a singular imaginary meet and combine with socio-historical and linguistic determinisms. As proof, the cultural and linguistic elements that the new Ivorian novelists attribute to toponymy are often borrowed from their mother tongue. The authors studied are experimenting with a new form of narrative which should serve as the starting point for the quest for a new aesthetic. Decoding the configurations of the romantic space therefore makes it possible to pierce the surface of the text and reach its very essence.

Keywords : Toponymy, linguistic anchoring, valorisation, writing renewal

Introduction

Élément constitutif du texte littéraire, *l'espace*, thème central de l'ouvrage classique de Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace* (1957), peut être celui de la science ou de la poésie, de l'art et de l'imaginaire. Ainsi, à l'aide des mots, des phrases, des paragraphes, le récit crée son univers spécial grâce au génie artistique et stylistique de l'auteur. A cet univers, l'auteur affecte quelquefois des référents réels qui confèrent à l'action romanesque des contours de vérité, de réalité à telle enseigne que l'auditeur ou le lecteur oublie parfois qu'il s'agit d'une fiction, donc d'un espace de papier. Gaston Bachelard (1998. p. 17.) ajoute à cet effet : « L'espace [...] est vécu, non pas dans sa positivité mais avec toutes les

partialités de l'imagination ». C'est la raison pour laquelle notre lecture « spatiale » ne se contente pas du seul fait géographique mais prend autant pour objets les personnages, leurs actions et leurs paroles. Plus encore, elle s'étend à la narration, et la structure du texte, car l'espace et l'écriture sont dialectiquement liés. PARAVY Florence (1999) déclarait à cet : L'espace est une catégorie analytique permettant d'étudier la structure des œuvres littéraires ». Explorer l'espace dans une œuvre romanesque, c'est donc essayer de comprendre celui-ci dans l'interstice qu'autorise une analyse textuelle. Bien plus, c'est lui construire un sens à partir de ses structures qui relèvent de la poétique.

Par conséquent, notre analyse ne se limitera pas au seul aspect thématique mais cherchera à convoquer l'espace comme vecteur herméneutique donnant accès au texte. Nous procédons de l'hypothèse que l'espace n'est pas seulement le site où se déploie l'intrigue mais qu'il s'impose comme enjeu diégétique et substance génératrice de récit même. En son sein sont encodées les réflexions de l'auteur sur le monde qui l'entoure. GARNIER Xavier, ZOBERTMAN Pierre (2006, p.9.) disaient déjà de l'espace littéraire qu'il est un élément sans lequel le texte n'a pas de vie, « car il l'accueille et permet sa lecture ». En claire, la toponymie ou en encore l'espace n'est pas seulement le site où se déploie l'intrigue mais il s'impose comme enjeu diégétique et substance génératrice de récit. En son sein sont encodées les réflexions de l'auteur sur le monde qui l'entoure. Après les indépendances, les écrivains africains et particulièrement les « nouveaux romanciers »¹ ivoiriens vont décrire les régimes totalitaires qui s'installent, avec leur lot d'iniquités. Ces écrivains, tout en débattant des sujets touchant aux traditions africaines, n'oublent pas, cependant, de mettre un accent particulier sur les problèmes de leur temps, à savoir : aliénation culturelle et linguistique. Ils vont par exemple attribuer à la toponymie des items culturels et linguistiques souvent empruntés à leur langue maternelle notamment, le Baoulé, le Bété, le Malinké etc. De cette observation, la toponymie dans une œuvre romanesque n'est plus vu comme un espace de papier mais devient un milieu chargé de valeurs qui ne doivent rien à l'évocation des formes.

La présente contribution à perspective narratologique part alors du postulat que les nouveaux romanciers ivoiriens par les procédés narratifs qui tiennent pour l'essentiel, de la littérature et de la culture africaine promeuvent une revalorisation des noms traditionnels. Le fait qu'ils donnent presque exclusivement des noms traditionnels à des espaces est assez flagrant. Quelle est l'idée véhiculée à travers cette innovation scripturale ? Autrement dit, quel est le lien entre la symbolique construite au niveau des noms, et celle qui peut préexister au niveau des espaces ? En claire, Quels peuvent être, pour les nouveaux romanciers ivoiriens, les enjeux à la fois littéraires et identitaires ?

¹ Dans le cadre de la présente étude, cette expression désigne la génération de romanciers ivoiriens qui, depuis *Les soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma se caractérisent par la recherche formelle, la tendance à renouveler l'écriture romanesque.

Pour appréhender la nature assez complexe d'une telle opération de réécriture, nous nous appuyerons sur *Le fils de-la-femme-mâle* (1993) de Bandaman Maurice, *La traversée du guerrier* (2004) de Diégou Bailly et *Mémoire d'une tombe* (2009) de Tiburce Koffi. Notre objectif est d'établir à partir de ces trois romans le lien entre la symbolique construite au niveau des noms et celle de la toponymie. Cette analyse aboutira aux enjeux à la fois littéraires et identitaires recherchés par les nouveaux romanciers ivoiriens.

1. La symbolique construite au niveau des noms et la toponymie : un réel pacte narratif

L'onomastique est un élément important de la création littéraire africaine. Selon N'Da Pierre :

Dans ces romans, il (l'auteur) ne se contente pas de prendre des noms de sa région d'origine, ou des noms du terroir, ou encore des noms à résonance africaine, il transforme des noms communs en noms propres, ou encore (et c'est le cas le plus fréquent), il invente, il crée de toutes pièces des noms en jouant sur des constructions phonético-sémantiques, sur des interférences socioculturelles [...].

N'Da Pierre (2000, p.189)

Cela signifie que les auteurs utilisent des termes issus de leur région d'origine pour former des noms ou des noms qu'ils inventent de toute pièce. Dans notre corpus, la toponymie est très évocatrice. Les auteurs sont en effet à cheval sur la tradition et le modernisme. C'est pourquoi, ils associent des mots tirés des langues ivoiriennes au français pour désigner tel ou tel espace comme s'il s'agissait de mots français ou de termes et expressions connus de tous.

1.1 Des toponymes très évocateurs

Les toponymes dans notre corpus sont nombreux. Nous nous en tiendrons à l'étude de quelques-uns parmi les plus significatifs pour notre propos. Dans *La traversée du guerrier* de Diégou Bailly, l'esthétique de l'espace est axé sur un espace bipolaire. L'on peut y voir les plus pauvres vivent dans les bas-fonds, alors que les plus riches siègent dans les maisons huppées. Une telle organisation de l'espace a une dimension hautement politique. Elle est aussi fonction des données économiques. Les détenteurs du pouvoir politique sont ceux-là qui confisquent l'espace à leur profit. Et Henri Lefebvre (2000, p.478) d'affirmer que la lutte des classes est en quelque sorte une lutte pour l'espace, car « un groupe, une classe ou fraction de classe, ne se constituent et ne se reconnaissent comme 'sujets' qu'en engendrant (produisant) un espace ». Les colons blancs ou leurs répliques en noirs ont joué ce rôle, jouent encore ce rôle aujourd'hui. On le voit dans *La traversée du guerrier* où, le « NIKLA » porte bien les stigmates de deux macro-espaces d'un univers bipolaire : Gouagor nord et Gouagor sud. Comme l'indique l'un des quatre points cardinaux, Gouagor -sud est situé dans la partie sud du Nikla ; « Capitale hermaphrodite du Nikla » Diégou BAILLY (2004, p.7.)

Gouagor-sud est le lieu de rendez-vous des ordures et des odeurs nauséabondes. Ces quelques lignes l'attestent clairement : « Au sud, les égouts crachent leur bave sur la chaussée » ; « les énormes asticots dansent la rumba congolaise dans les poubelles surchargées et les caniveaux à ciel ouvert » Diégou BAILLY (2004, p.7.). Ville coloniale, elle a été le théâtre de plusieurs frustrations. Cela se laisse entrevoir à travers cette phrase : « Les Blancs, pour se mettre à l'abri des rebellions indigènes, s'étaient installés sur la rive nord du fleuve Péko en laissant les Nègres patauger dans les marais du sud » Diégou BAILLY (2004, p.8). La figuration d'un tel espace crée un sentiment conflictuel permanent entre les hommes. Les passages ci-dessous le démontrent bien : « Le Nord et le Sud vivent sur le même toit, mais s'ignorent royalement. [...] L'origine de leur conflit remonte semble-t-il, à la période coloniale [...] C'est depuis ce temps que les deux parties de la capitale du Nikla se regardent sans se voir » Diégou BAILLY (2004, p.8.). En effet, pendant la conquête coloniale, les Blancs ont préféré s'installer dans la partie nord du Nikla pour éviter selon eux la barbarie des Noirs. Les Noirs qui, pendant longtemps ont été considérés comme des " sous hommes ", un peuple indigène. Après l'indépendance, les colons cèdent le pouvoir à un chef noir. Celui-ci s'accapare le pouvoir et le confisque : « Ibrahim Foussam s'accroche farouchement à son trône... » Diégou BAILLY (2004, p.17.). Mot d'origine **bété** (celui de Gagnoa, ville située dans le sud-ouest de la Côte d'Ivoire) langue parlée par les habitants originaires du centre-ouest de la Côte d'Ivoire, Gouagor est un mot composé de deux particules : "Gou" qui signifie « sorcier » et "Gor" qui lui signifie « village ». Et nous le savons, généralement, les sorciers sont des personnes dotées de pouvoirs maléfiques. En clair, cette dénomination symbolise tous les maux qui minent cette capitale en occurrence la misère, l'amertume, l'injustice et les conflits pour ne citer que ceux-là. La misère dont souffrent les habitants de Gouagor-sud est sans précédent, elle va entraîner la dégradation des mœurs. Comme pour attester cette idée, le narrateur le souligne par la mise en relief de Chicago, l'un des micro-espaces de Gouagor-sud. Situé à trente (30) kilomètres de Nouvelle Esperance, Chicago est un quartier populaire où tous les maux se mêlent et s'entremêlent. Ce sont notamment la misère, la délinquance :

Deux délinquants adossés au mur branché [...] la plus jeune tire nerveusement sur son mégot [...] les deux drogués se mettent bien à l'abri derrière le mur de bric et de broc [...] les deux bandits, vides par la drogue la fusillent de leur regard vitraux.

Diégou BAILLY (2004, p.45)

Le Sud est alors délaissé au détriment du Nord. Cette fragrante discrimination va entraîner un terrible coup d'État contre le régime d'Ibrahim Foussam, Président de la république du Nikla :

Les rebelles ont, sans coup férir, pris possession de Gouagor nord et ils ont instauré un ordre spartiate [...] les rebelles ont pris l'aéroport international, ils occupent la radio, la télévision et tous les points stratégiques de la ville...

Diégou BAILLY (2004, pp.16-17)

Si le Sud indique l'extrême pauvreté, un espace infernal, qu'en est-il du nord. Représentant le paradis sur terre, Gouagor-nord traduit le champ lexical du bien-être. Cette aisance se détecte dans les expressions "blancheur laiteuse", "parfums frangipaniers" Diégou BAILLY (2004, p.7.). Contrairement à Gouagor-sud, Gouagor-nord dégage la bonne odeur comme le témoigne le syntagme : « Les camions poubelles passent et repassent » Diégou BAILLY (2004, p.7.) Le Nord donne assurément l'allure d'une ville en pleine croissance ; d'où les phrases : « Les nombreux buildings et les villes dressent fièrement leurs frontons » ; « Les rues, les avenues et les boulevards bordés de palmiers royaux, de terminales, de ficus et d'eucalyptus s'inondent de lumière avant la tombée de la nuit. » Diégou BAILLY (2004, p.7.) Toutes ces phrases mettent en exergue la belle vie, la bonne humeur et implicitement, elles mettent en relief le développement économique et social. Donc, à Gouagor-Nord, les populations baignent dans l'opulence. Ce qui apparaît nettement dans la description du narrateur quand il nous présente Nouvelle Espérance ainsi que la résidence de monsieur Lorca, deux micro-espaces de Gouagor-Nord que nous nous évertuerons d'analyser tour à tour en vue de montrer leur place et leur rapport dans la production sémantique de la structure spatiale de l'œuvre.

Située à Tinaville et ceinturée par le boulevard de la corniche, Nouvelle Espérance est la capitale de la république du Foni. Diégou BAILLY (2004, p. 36). Quartier très huppé, l'on y trouve des habitats de haut standing et comme l'indique l'adjectif « nouvelle » et la substantive « espérance », une lueur d'espoir se dessine en filigrane pour ses habitants après les troubles dans le pays : « les rebelles de l'Alliance pour la démocratie et la libération y ont renversé le régime d'Ibrahim Foussam » et « C'est pourquoi, je vous invite à porter le toast à l'heureuse fin d'une aventure qui aurait pu être tragique » Diégou BAILLY (2004, p. 39). Soulignons-le, après le coup d'Etat qui ont secoué le pays, « LE NIKLA » change de dénomination, il devient le « FONI ».

Habitation luxueuse, la résidence des Lorca est bien entretenue. Le narrateur le souligne explicitement en ces termes : « La piscine circulaire scintille de mille feux sous les reflets des guirlandes » Diégou BAILLY (2004, p.36.) ; « Les espaces exotiques de l'immense jardin ont été ordonnées selon l'inspiration d'un paysagiste venu spécialement de France » Diégou BAILLY (2004, p. 39). Ici, à travers cette description, l'on est en face d'un univers apparemment très enchanteur. Le décor témoigne de la situation financière des Lorca. Sinon du poste administratif qu'occuperait Monsieur Lorca. En définitive, il ressort de cette analyse deux classes sociales, l'une dominante et l'autre écrasée. Ce qui a entraîné par la suite, une rébellion contre le pouvoir en place. Il convient de

souligner qu'il existe un espace non de moindre importance : la Nouvelle Eglise. En effet, cet espace sert de jonction entre les deux macro-espaces. Localisée à Chicago la "Nouvelle Église" est l'espace qui recueillera nos personnages principaux à la fin de la diégèse. Elle est en effet, le lieu où l'on vient noyer les soucis, les angoisses. C'est ce qui est perceptible dans ces lignes : « Enfin, je veux dire que j'étais malheureux et puis je suis entré dans Nouvelle Église. Le pasteur a prié pour moi. Nouvelle Église-là, c'est bon, elle m'a beaucoup aidé » Diégou BAILLY (2004, p. 176). La Nouvelle Église est également le lieu de la quête du bien-être, de la joie, et de l'union entre les hommes. Comme le dit ses fragments : « Félix devenu adepte de la Nouvelle Église prie pour ramener la paix et la gaieté à l'intérieur de la cabane. » ; « La Nouvelle église » a aussi détournée Mme Lorca des vétilles du monde pour l'orienter vers la quête du salut » ; « Chaque soir après le culte elle rejoint le vaste domaine [...] au bras d'Harouna. Dans un mois plus tard, [...] ils se présenteront devant le pasteur pour qu'il bénisse leur mariage » Diégou BAILLY (2004, p.176.) Si la Nouvelle Eglise est dite lieu de jonction, c'est parce qu'elle est le lieu de réconciliation des deux camps : Gouagor-sud et Gouagor-nord. Cette représentation se symbolise à travers Julie et Monsieur Lorca qui partagent la cabane familiale des Koyo. Harouna qui épouse Chantal et enfin Sali qui se marie avec Monsieur Lorca. En clair, la Nouvelle Église vient pour abolir les anciennes pratiques jugées négatives pour emprunter la voie du salut. Comme pour confirmer tout ce que nous avons dit plus haut, le narrateur déclare cette parole à Monsieur Lorca :

La Nouvelle Eglise, ta famille t'aidera à te dépouiller de l'humanité qui t'enchaîne et qui t'empêche d'entrer dans le cercle restreint des élus purifiés de toutes impuretés terrestres. Ne fais plus jamais confiance ni à l'État, ni à la démocratie, ni au libéralisme, ni au socialisme ; compte sur le pouvoir du sphinx et sur toi-même pour ton salut.

Diégou BAILLY (2004, p.177)

Dans *Le fils de-la-femme-mâle* de Bandaman Maurice, l'espace d'Awuinklo, selon Pierre N'da (2000, p. 189), « Awuinklo » est formé de deux lexèmes baoulé (langue ivoirienne parlée dans la partie centre de la Côte d'Ivoire) : « awuin » qui signifie « égoïsme, individualisme », et « klo » signifiant « village, cité ». Le nom composé signifie donc littéralement « la cité de l'égoïsme ». Il y règne en effet l'individualisme et l'égoïsme. Au-delà de l'axe syntagmatique sur lequel pourrait se situer cet espace, l'on peut aisément lui trouver des significations implicites. « Awuinklo » Maurice Bandaman (1993, p.68) est certes un espace fictif mais rapproché d'un espace réel, référentiel. Il est le symbole des cités africaines sous les soleils des indépendances dans lesquelles seul le capital est la valeur suprême. Il en résulte, comme dans toute société capitaliste, le règne de l'individualisme. C'est, semble-t-il, le lot des sociétés africaines engagées dans la course au développement et ayant perdu leurs valeurs cardinales de solidarité, d'union, de

cohésion. « Glahanou » micro-espace de « Awuinklo », signifie « le lieu de la chasse » Maurice Bandaman (1993, p.15). Dans le récit, le village qui nous est présenté est bel et bien Glahanou, espace dans lequel la chasse est une activité de prédilection des habitants du village. C'est d'ailleurs pendant une partie de chasse qu'Awlimba 1er va connaître l'une des aventures les plus mystérieuses de sa vie :

Awlimba s'approcha de la jeune femme [...] ; il tenait les mains [...]. Dans les rochers, un chœur chantait pour magnifier et bénir leurs embrassades [...] Alors, Awlimba hurla en se tenant les côtés ; y-t-il au monde un homme qui a deux sexes, l'un mâle et l'autre femelle ? [...] Heureux, Awlimba regarda la femme, l'embrassa encore puis lui dit : Suis-moi dans le présent, nous avons l'avenir à bâtir.

Maurice Bandaman (1993, pp. 128-127)

Si l'on s'en tient à Awlimba, on se rend bien compte que la chasse est une activité courante à Glahanou, « le lieu de la chasse » puisque, apparemment la chasse est une activité hautement codifiée, voire très ancrée dans l'imaginaire populaire. Chaque chasseur se met sous la protection d'un « Bohoussou » Maurice Bandaman (1993, p. 17) ou encore d'un génie de la chasse qui lui donne courage, bravoure et dont la seule évocation du nom peut soustraire aux dangers les plus grands lors d'une partie de chasse. Cependant, d'un point de vue littéral, « Glahanou » est constitué de deux syntagmes baoulé : « Glaha » qui signifie « enclos » et « nou » qui veut dire « dans ». Ainsi « Glahanou » pourrait-il se traduire par « Dans un enclos » ou « dans un piège » Tro Dého Roger (2003, p. 230), en donne la connotation symptomatique, eu égard au sens lié à la chasse. Comme espace accueillant des chasseurs, « Glahanou » pourrait en effet être considéré comme un espace clos pour les animaux à cause de la dextérité de ses habitants à les « piéger », à les « enfermer » dans un enclos. « Glahanou » comme espace de la chasse, village de chasseurs et « Glahanou » comme « espace clos », « espace carcéral », « espace piégé » se trouvent ainsi complémentaires au regard du contexte du récit. Des toponymes comme « Nkplimiti », Maurice Bandaman (1993, p. 138) et « Srankoungba » Maurice Bandaman (1993, p.171.) sont autant de toponymes ayant une valeur sémantique. « Nkplimiti » signifie littéralement en Baoulé « Je lutte pour ma tête » et traduit comme « Awuinklo » l'idée d'égoïsme, d'individualisme. « Srankoungba » est un espace qui fonctionne dans une sorte de parallélisme avec le personnage d'Awlimba et son parcours narratif. Il est le messager de la paix entre les hommes, le héraut de l'avènement d'une nouvelle ère pour le monde. « Srankoungba » se compose de « Sran » qui veut dire en Baoulé « être humain, homme » et de « kounbga » signifiant « un seul, unique ». « Srankoungba » ou « un seul homme » traduit l'idée de solidarité, d'union entre les hommes. C'est la cité que dirige Awlimba 3. Elle infère l'idée de panafricanisme, de cohésion et d'unité. Cet espace, comme on peut le constater est la finalité de l'œuvre d'Awlimba. Il est l'aboutissement des péripéties engagées depuis le début du récit :

Srankoungba s'agrandit de sept autres pays qui avaient compris que la force ajoute de la force à la force, le bonheur fait grandir le bonheur, la liberté est mère de la liberté [...] Srankoungba devint puissant, craint, envié et respecté. Il féconda des génies, l'art et la science se développèrent pour paralyser la misère et semer le bonheur.

Maurice Bandaman (1993, p.172.)

Sankoungba est ainsi la concrétisation de l'œuvre d'Awlimba, sa traduction dans la réalité pratique. Chez Tiburce Koffi, la réalité est tout aussi fragrante quand il met en scène une révolution militaire orchestrée par quatre jeunes gens Sama, Kansar, Ilboudo et Bélem, tous originaires d'un pays pauvre, Yaléklo devenu Sran-ouflè-dougou : « Sran-ouflè-dougou(...) ce pays ne s'est pas toujours appelé ainsi, cependant, on l'appelait Yaléklo » Tiburce Koffi (2008, pp. 28-29). Rapportant au contexte sociopolitique négro-africain, le roman africain et singulièrement le roman ivoirien de la période située après les indépendances est essentiellement une littérature de mœurs politiques. Il est très proche de la réalité sociopolitique africaine de cette époque et Yaléklo en est une belle illustration.

Yaléklo, est un substantif adjectival qui signifie littéralement en Baoulé, yalê (pauvreté) et klo(village) : « Yaléklo-le village de la pauvreté » Tiburce Koffi (2008, p. 29). La pauvreté ne saurait être comprise en dehors de sa dimension spatiale. Yaléklo en est une démonstration. Il ne dispose pas par exemple d'infrastructure Universitaire. Après le Baccalauréat, le gouvernement n'octroyait des bourses d'études qu'aux meilleurs étudiants, qu'il (le gouvernement) était obligé de faire inscrire dans la sous-région entre autres à l'université d'Abidjan comme l'atteste ce paragraphe : « il n'y avait pas d'Université à yaléklo-c'était trop cher pour un pays des vents et des sables volants [...] Tiburce Koffi (2008, pp.45). Aussi une lecture panoramique de « Agaoud », la capitale de Yaléklo laisse-t-elle-entrevoir que le pays est classé parmi les plus pauvres au monde. L'extrême pauvreté à yaléklo condamne la population à ne plus pouvoir s'extraire de son lieu de vie. Cela se caractérise par une absence de choix comme indique ces quelques lignes : « (...) les yaléklois, ses habitants avaient fini par interioriser le fait ; ils admirent surtout qu'ils étaient des yaléfouê- des pauvres, rien que des pauvres-et que rien ne pourrait les sortir de cette pauvreté atavique » Tiburce Koffi (2008, p. 36). Un tel espace suscite des mouvements de contestation chez des volontaires du progrès ainsi que chez des hommes du refus de la honte et du dénuement. Cette perception idéologique est partagée par Sama, Kansar, Ilboudo et Bélem. En effet, après un brillant parcours universitaire et militaire, à la demande de leurs dirigeants, ils allèrent à Cuba pour parfaire leur formation. Une fois à Cuba, ils se nourrissent d'idées révolutionnaires. Du retour au pays, les dérivés du militaire-président Hassadé Mohane, nouvel homme fort, aiguisent davantage leur appétit des ambitions politiques.

Les quatre révolutionnaires organisent alors, sagement, une insurrection avec l'appui des groupes de résistance qui s'étaient créés à Yaléklo puis ballaient Hassané Mohane du palais présidentiel : « Yalékloises et Yaléklois(...)la situation catastrophique et insoutenable dans laquelle le président Hassané Mohane et ses hommes conduisaient le pays, exigeait de chacun d'entre nous, un sursaut national [...] et, conséquemment, nous avons unis nos forces pour résister à celles qui nous faisaient régresser [...] celles-ci vont de connaître la victoire des forces de résistance patriotique sur le pouvoir sclérosé et inutile d'Hassané Mohane » Tiburce Koffi (2008, p. 331). Cette victoire du bien sur le mal débouchera sur l'avènement de la nouvelle république : Sran-ouflé-dougou. Composé de trois lexèmes dont deux en Baoulé Sran(homme)-ouflé (nouveau) et de dougou (village ou pays) en Malinké, une langue qui est parlée dans la partie Nord de la Côte d'Ivoire. Sran-ouflé-dougou est le nouveau nom attribué à l'ex-Yaléklo comme pour effacer l'impact de la mauvaise connotation de l'ancienne dénomination sur ces habitants. Une manière pour les nouvelles autorités de conjurer le mauvais sort : la pauvreté et les nombreux abus du pouvoir antérieur.

Sran-ouflé-dougou ou encore le miracle d'une révolution est un nouveau pays avec un nouveau régime, reconnu et accepté par un nouveau peuple. Nouvelle république, nouvelle mentalité : « la République de Sran-ouflé-dougou, à l'instar de la défunte République de Yaléklo, est un État laïc, seule religion qui vaudra désormais d'être professée chez nous, sera celle du Travail, pour notre libération : "Travaillons, prenons de la peine/C'est le fonds qui manque le moins" [...]. Tiburce Koffi (2008, p. 354). A travers la toponymie de Yaléklo devenu Sran-ouflé-dougou dans la suite de l'intrigue, Tiburce Koffi s'est inspiré essentiellement du contexte sociopolitique marqué par l'accession à la souveraineté nationale, mais également, partout en Afrique, par l'exercice despotique du pouvoir. La fiction met quasi explicitement en scène les premiers présidents des États africains devenus indépendants. En définitive, Le nom revêt à la fois une dimension explicative et descriptive. Il peut dénoter et connoter à la fois tout en présupposant un principe de pertinence et de reconnaissance. Un nom cité ou attribué à un espace induit la possibilité de le reconnaître, de l'identifier et de le situer. Nous avons mis, ici, l'accent sur la valeur informative du nom. Qu'est ce qui se cache derrière cette disposition ? Quels peuvent être, pour les nouveaux romanciers ivoiriens, les enjeux à la fois littéraires et identitaires ?

2. Ancrage local de la toponymie : enjeux et perspectives

Les noms conférés aux espaces peuvent être considérés comme des éléments porteurs du destin du groupe social.

1.1 Une schématisation des sociétés africaines en pleine mutation

Les romanciers ivoiriens vont par la complexité de l'œuvre innover tous les aspects de la réalité africaine. C'est dans ce même contexte que TRO Dého dit :

[...] les déviances esthétiques attribuées à Charles Nokan, Jean-Marie Adiaffi, Maurice Bandaman, Koffi Kwahulé, Diégou Bailly, Werewere-Liking et Tiburce Koffi, parce qu'elles obéissent à l'air du temps, mais aussi et surtout parce qu'elles perdurent dans le temps, finissent par se normaliser et par constituer de nouvelles règles d'écriture [...] Les nouvelles écritures romanesques ivoiriennes étant doublement liées au temps, il serait alors plus approprié de les saisir comme des « modulations génériques du roman.

Roger Tro Dého (2015, p.103.)

Par ailleurs, les nouvelles formes d'organisation et de comportement excitent la curiosité du romancier qui cherche à percer le voile qui recouvre les relations de l'individu et de la société. Si nous admettons que l'œuvre littéraire reflète la société qui l'a produite, les œuvres de notre corpus, se présentent alors comme un véritable miroir de cette société en pleine mutation. C'est pourquoi, le critique ivoirien Roger Tro ajoute :

Le nouveau contexte social, celui des années 80 qui voit la dictature s'installer dans nombre de pays africains, informe l'écriture des romanciers. Préoccupés par le sort du peuple, c'est aux régimes totalitaires responsables de la situation qu'ils s'attaquent. La peinture qu'ils proposent des chefs d'États est désormais beaucoup plus caricaturale tant leur objectif aura été de les démystifier en mettant à nu leurs extravagances, leur démesure, leur cruauté, leur perversité et leur soif du pouvoir.

Roger Tro Dého (2015, p.164)

Ainsi, toute l'œuvre romanesque s'inspire de l'expérience personnelle de l'écrivain et des conditions de vie de ses contemporains. Elle ne se contente nullement de décrire des situations mais jette un regard scrutateur sur l'ensemble de la société africaine. Ces romans sont véridiques au sens où ils montrent la réalité africaine dans toute son ampleur. Ces abus de pouvoir se manifestent, entre autres, par le népotisme doublé d'une complaisance qui va de pair avec le goût de la médiocrité et de l'égoïsme, mis en exergue à travers cet extrait de *La mémoire d'une tombe* : « c'est la matérialisation du souci fondamental qui les (les chefs d'État) habite : mon village d'abord, le pays après » Tiburce Koffi (2008, p.107). C'est le lieu de faire cas de ce qui convient de qualifier de « comédie du pouvoir ». La politique et le social logent dans la même enseigne tant bien que les effets de l'un se répercutent sur l'autre. Autrement dit, si l'un va mal, l'autre ne peut mieux se porter. Le bien-être la société est donc la pendante de la politique. A cette époque, le pouvoir politique rime avec violences et misères du peuple ; corruption et jouissances dans la sphère des tenants du pouvoir. Dans

cette atmosphère, les populations sont plongées dans une misère plus grande, alors que la pauvreté déjà grandissante sur le continent demeure un facteur d'accélération de la prostitution et du banditisme. Le narrateur le souligne en évoquant la séquence des délinquants de « Chicago » dans *La traversée du guerrier* :

Deux délinquants adossés au mur branlant d'une baraque, se passent un joint ; drealocks en bataille, barbes hirsutes, parobots rafistolés, jeans tailladés et T-shirts aux effigies de Bob Marley et d'Alpha Blondy. Le plus jeune tire nerveusement sur son mégot et interpelle l'autre en indiquant de l'index la direction de July [...] Jagger Jagger une go [...] Jagger essuie vigoureusement son couteau à cran d'arrêt sur son jeans qui ne porte plus le bleu que de nom [...]. Tremblant de peur, Julie cogne avec force la porte de sa baraque.

Diégou BAILLY (2004, p.45.)

Au total de par sa production littéraire, l'écrivain ivoirien s'inscrit dans une sorte de fatalité. Elle est le produit du destin du colonisé. Plus tard, avec les indépendances, l'imaginaire des peuples colonisés a été profondément modifié faisant d'eux des êtres problématiques. La littérature négro-africaine, et/ ou la littérature ivoirienne dans son état actuel, pourrait être vue comme une forme de sublimation du destin et du devenir historique des Africains. Elle en est le reflet.

2.2 Un moyen de s'affranchir du français

L'univers spatial présent dans chacun des trois romans de notre corpus offre un espace varié. Ainsi, les toponymes sont nombreux et répondent aux activités des personnages. Leur lecture révèle qu'ils sont savamment créés ou choisis par les romanciers à partir des codes socio-culturels, des connotations politiques et idéologiques. Ils sont généralement tirés du code culturel et linguistique africain. La langue est l'une des manifestations de la spécificité culturelle. Un peuple s'identifie en effet par sa langue. En écrivant dans leur langue locale, les auteurs francophones tentent d'affirmer leur identité. Ils tentent, par ailleurs, d'assujettir le français à leurs langues locales et à leur vision du monde. C'est ce qui explique qu'on retrouve des mots des langues locales aux côtés des mots français. Au-delà de l'affirmation de l'identité culturelle, c'est le désir d'une certaine indépendance culturelle, précisément linguistique. Dans tous les pays souverains, la littérature porte le sceau de l'intelligence, de la sensibilité et du génie du peuple. Elle a donc une vocation nationale. Qu'elle soit, à un moment donné, exclusivement écrite dans une langue totalement étrangère à ce peuple ne peut être qu'accidentel ; comme c'est le cas de la littérature ivoirienne moderne. Il s'agit de mettre un terme à cette situation. La littérature ivoirienne doit s'exprimer dans les langues ivoiriennes. Par l'incorporation des substantifs et groupes de mots, des dénominations dans les productions littéraires sérieuses, les nouveaux romanciers ivoiriens lui donnent de la caution

scientifique. Et derrière cette disposition, se cache incontestablement le désir profond de s'affranchir du français.

Conclusion

Ce travail essentiellement consacré à la toponymie à démontrer que l'ancrage local de la toponymie vise la promotion des langues ivoiriennes. L'analyse a également montrer, à travers, la méthode narratologique que l'espace n'est pas seulement le site anodin sur lequel s'inscrit l'intrigue mais qu'il s'impose comme enjeu. Car, comme leurs ancêtres, les nouveaux romanciers ivoiriens ont compris la valeur qui doit être conférée aux noms. Il n'est guère surprenant que ceux-ci s'ingénient à créer des noms dans le droit fil de leurs coutumes et traditions. Quel que soit le nom, la valeur qui lui est attribuée, force est de constater que le romancier montre sa volonté de continuer une pratique importante de son univers de négro-africain. Derrière cette écriture les écrivains affirment à n'en point douter leur identité culturelle.

Références bibliographiques

- Bailly, D. (2004). *La traversée du guerrier*. Abidjan, CEDA.
- Garnier, X. & Zoberman, P. (2006). *Qu'est-ce qu'un espace littéraire ?* Vincennes, Presses universitaires de Vincennes.
- Gaston, B. (1998). *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF (1re éd., 1957).
- Lefebvre, H. (2000) *La Production de l'espace*, Paris : Anthropos.
- Maurice, B. (1993). *Le fils de-la-femme-mâle*, Paris, L'Harmattan.
- Paravy, F. (1999). *L'espace dans le roman africain francophone africain (1970-1990)*. Paris, L'Harmattan.
- Tiburce, K. (2009). *Mémoire d'une tombe*, Abidjan, Edition CEDA, NEI, Présence Africaine.
- Tro Dého, R. (2003). *Les ressources de la tradition orale et la création romanesque chez Jean- Marie Adiaffi et Maurice Bandaman*, Doctorat 3ème cycle, Université de Cocody, Abidjan.
- Tro Dého, R. (2015) & al., *L'(In) forme dans le roman africain, Formes, Stratégies et significations*, Paris, L'harmattan.
- N'da, P. (2000). *Les noms propres et les mots de la langue maternelle chez Maurice Bandaman*, in *Francophonies littéraires et identités culturelles*, sous la direction d'Adrien Huannou, Paris, L'Harmattan.